

Pascal Commère

Une colonie muette

D'une pression du pied sur le sol en faux marbre de l'espace de réception où elle se tenait à l'entrée, Mme Boudale atterrissait devant la porte du bureau d'un d'entre nous, à l'instant où l'on s'y attendait le moins, bien qu'elle signalât sa venue par une série de glapissements dont on ne savait s'ils jaillissaient en aval ou en amont d'une réponse qu'elle n'attendait pas. Et pour cause, Mme Boudale ne s'intéressait qu'à la question.

Relégués du matin au soir dans cet appartement reconverti sans folie en bureaux, nous formions autour d'elle une colonie muette dont la seule attribution était de donner voix aux chiffres, ou, pour le dire autrement, d'établir à distance les comptes d'entreprises relevant de divers secteurs de l'économie marchande, de la culture des oignons en plaine de Saône à la pharmacie, en passant par les métiers de bouche, la viticulture, le bâtiment, les travaux publics ou la mécanique... Toutes activités qui, regroupées sommairement, représentaient, outre une part de la production nationale, la diversité de nos portefeuilles, et justifiaient l'humeur volatile de Mme Boudale. Ce dont l'autre ne tarderait pas à s'emparer, profitant de ce que je commençais, en marge de mes travaux au jardin, à mettre de l'ordre dans ce qui avait accompagné et servi de support à ces trente années dévouées aux chiffres et qui, en l'espèce, prenait la forme de dossiers tristement identiques, ventrus et débordants.

Initialement suspendus aux rayons d'une armoire, ils en avaient été retirés au fil des années et mis en piles là – pour des raisons de place ou, plus fréquemment, parce qu'ils se rapportaient à des affaires classées –, dans cette pièce à l'étage qualifiée de chambre d'amis et où personne n'avait dormi. Le temps aidant, les piles s'étaient multipliées, tandis qu'à l'intérieur de chacune d'elles les dossiers abandonnaient au sol un contenu auquel les années donneraient une teinte légèrement sépia quand elles ne laisseraient pas, à l'emplacement des trombones ou des coins de lettres, une marque de rouille dénuée de toute énigme.

L'autre n'en prétendait pas moins, au vu de connaissances ornithologiques certes rudimentaires, que Mme Boudale tenait autant de la perruche que de l'épervier. Lui dont la mémoire prenait appui sur l'origine des faits, négligeant les commentaires nés en cours d'exposé qu'il jugeait opportunistes. Il n'avait alors qu'à interroger cette mémoire, le souvenir qui en découlait se présentait avec une netteté dont il m'arriva de penser que ladite mémoire la devait à la place que prenait en lui le souvenir, comme si, en parfaite complicité avec le temps écoulé, il lui était donné de se positionner à l'époque où le fait – un évènement presque toujours insignifiant – avait existé. Ainsi convoquait-il, du fond de l'histoire où il se tenait, des instants qui n'avaient laissé d'empreintes qu'en lui. Et encore ne les isolait-il pas du reste des journées que le gris des saisons et la vie des chiffres rendaient en tous points uniformes. Faute de n'en rien sauver, elles n'en proposaient qu'une masse d'ombre impersonnelle.

Je ne manquais pas quant à moi d'être submergé par cette affluence de détails auxquels je n'avais prêté alors, bien souvent, qu'une attention des plus modeste. C'est de ce passé, pourtant, que surgissait le spectre de Mme Boudale.

Dénuée de chaleur pour ce qui constituait son entourage immédiat, hormis les plantes en pot auxquelles elle apportait le brillant qui sied à la bonne tenue d'un cabinet libéral du centre-ville, elle n'en affichait pas moins un respect distant pour chacun, consciente que nous devions, outre vivre ensemble une partie de la journée, célébrer la semaine durant la grand-messe du chiffre et du ratio. Étant entendu que nul ne ferait un esclandre à personne, y compris elle à qui l'ancienneté et la différence d'âge donnaient un avantage dont elle usait sans le nommer. Posée de la pointe des fesses sur son siège de dactylographe, dans cette position qui autorise l'envol à tout moment, rien ne lui échappait. Un œil sur ce qu'elle tapait de ses doigts maigres, l'autre sur le standard, elle jaillissait à la poursuite de l'un ou de l'autre, appuyant sa requête d'un timbre de voix perché dans les aigus. Hormis cela, nous ne savions rien d'elle, si ce n'est que sa retraite approchait, ce qui ne gommait en rien la vivacité de son geste et de son esprit. Prête à sortir ses griffes pour peu qu'on mît à mal sa conception de l'exactitude, elle veillait, chassant de son œil glacé la moindre coquille oubliée, malgré moult relectures, dans un état chiffré. Voulait-on un exemple ? Elle en avait tant vu de ces petits arrangements, un 2 maquillé en 3 notamment, tout juste bons à faire que le total, quoique établi à la machine – et vérifié de surcroît –, fût conforme à ce qu'on attendait. Bien que non isolé, le phénomène demeurerait inimaginable dans son entendement, et parfaitement inacceptable. Tout en elle se hérissait alors, jusqu'à ses branches de lunettes qu'elle triturait nerveusement. Victime de ce qu'elle prenait pour un maléfice arrivé on ne sait d'où sur son aire, elle jaillissait de son siège à la recherche de l'auteur d'une pareille négligence, piaillant en toute hâte et jusqu'à sa porte les premières syllabes de son nom.

Tout autre était Morland – Monsieur Morland. Lui qu'en raison de son prénom on appelait « Pierrot » entre nous quoiqu'on se hasardât parfois, non sans nous en étonner nous-mêmes, à prononcer ce surnom en sa présence ; surnom, autant que diminutif, qu'il accueillait avec un sourire, étonné qu'il était, en même temps que touché peut-être, surpris qu'on pût dans ce confinement en arriver à un tel degré de familiarité, dont tout en lui indiquait, malgré la cordialité des rapports qu'il entretenait avec chacun, que telle n'était pas sa manière d'être habituelle.

La mise soignée, quoique sans excès, il passait parmi nous plus qu'il ne séjournait, bénéficiant d'horaires décalés qu'il aménageait à sa guise. Et pour cause. Souffrant, depuis toujours semblait-il, d'une insuffisance cardiaque, somme toute moins tyrannique qu'il ne s'appliquait à le faire croire – s'il ne le croyait pas lui-même –, il portait à tout instant une main sur sa poitrine à l'endroit où une « pile », ainsi qu'on se plaisait à dire, corrigeait les défaillances de son cœur.

Réservé, il se tenait à distance, obéissant à une personnalité entretenue dans le secret. Seuls quelques traits d'une distinction naturelle venaient au jour, encore qu'il ne les confiât qu'à quelques-uns d'entre nous. Ainsi prit-on l'habitude de le voir partir chaque automne à Venise, d'où il rapportait, outre quelques impressions prises sur le vif, un parapluie chaque année – à manche en bois, précisait-il, pour le cas où on ne l'aurait pas remarqué. Puis il retrouvait son silence. Un silence qui l'accompagnerait jusqu'à ce que, la retraite venue, il reprît les études d'histoire de l'art qu'il avait interrompues, en raison de la guerre, pour confier sa vie aux chiffres et s'y perdre, comme chacun de nous, à

moins que ce ne fût dans un de ces rêves éveillés dont il semblait ne pas sortir, sinon pour demander tout à trac, le regard soudainement éclairé d'une lueur malicieuse : « *N'avez-vous jamais rêvé de descendre les chutes du Niagara en pirogue...?* » Ensuite de quoi il replongeait comme si de rien n'était dans le mystère des combinaisons comptables.

Quoiqu'attaché à l'idée de progrès et par là même au partage de la culture, il boudait quant à lui les collections de poche pour ce qui était des livres, privilégiant les volumes de la Pléiade dont il appréciait qu'ils soient présentés sous un étui. Une protection qui, tout en établissant à ses yeux une sorte de mise à distance par laquelle s'exprimait son amour de l'écrit, servait au mieux le soin dont il entourait tout ce qu'il approchait, contrarié à l'idée qu'une page pût être cornée dans un volume, une seule. Dans le cas où la chose advenait, il dépêchait sa femme sur le champ, plus à même que lui de négocier un échange avec le libraire.

Seul à avoir vent de ma coupable activité, il m'invitait quelquefois à dîner, étonné de ce que je pusse écrire en marge d'un métier qui prenait tout notre temps. Lui qui, victime d'une méticulosité excessive dont il avait conscience, en accroissait la durée, veillant à ce qu'aucun chiffre ne soit, ne fût-ce que d'un millimètre, décalé par rapport aux autres dans la colonne. De la même façon, il s'attachait à ce que les opérations dites « diverses » ou « d'inventaire » respectent rigoureusement, sur les pages des cahiers de préparation, l'ordre croissant des numéros de comptes employés. Ainsi s'ingéniait-il chaque dimanche à recopier – à l'encre cette fois et sur un cahier neuf – les écritures passées au crayon à papier durant la semaine précédente. Ne supportant pas la moindre tache sur la couverture, pas plus qu'une rognure de gomme entre les pages, il emportait avec lui ses cahiers de comptes dans sa sacoche. Les quelques fois où il consentait, pour une raison ou une autre, à les abandonner durant la nuit au bureau, il les retrouvait au matin, avec cette sorte d'avidité qu'ont les enfants dans le regard quand ils découvrent, émerveillés, ce qu'ils n'ont jamais vu encore.

Cantoné dans un petit bureau dont la porte restait fermée durant toute la journée, M. Dimont ne s'attardait guère parmi nous. Casquette à rabats en hiver, mitaines aux mains, il filait reprendre sa place à peine avait-il posé un pied sur le palier et vérifié, d'un coup d'œil oblique en passant, que les aiguilles de la pendule au mur ne mentaient pas. Amplement noué, au point de dissimuler une partie de son visage, un cache-col, dont les tons s'accordaient avec les bruns et les mélanges chinés de son vêtement, donnait à l'ensemble une apparence de papillote géante d'où perçait un regard qu'il s'efforçait dans son mutisme de rendre détaché. Retiré dans cette enceinte de trois mètres sur trois, il se tenait sur sa chaise ; une chaise en bois vernis recouverte d'un coussin et sur le dossier de laquelle il ne supportait pas de devoir poser son veston, dès lors qu'une rangée de porte-manteaux était disponible aux vestiaires.

S'extrayant le moins possible de son repaire, et jamais en dehors des heures auxquelles il avait pris coutume d'aller aux toilettes, il promenait autour de lui un regard légèrement scrutateur par-dessus ses lunettes. Un calendrier à l'effigie d'une entreprise cliente ornait le mur en face de lui. Or il arriva que le calendrier disparût pour réapparaître le lendemain, mais décroché cette fois et posé à plat sur le bureau, ce qui ne pouvait provenir que d'une farce émanant de l'un d'entre nous, quand il s'agissait en réalité d'une mesure dont l'auteur – l'un des membres de la direction, le plus austère – justifia la raison dans les jours qui suivirent, à savoir que selon lui toute image au mur

distrayait le personnel.

Ennemi de tout excès, M. Dimont craignait la poussière, le tabac et l'alcool, autant que le temps libre et les erreurs d'opération. D'un abord doux et agréable, il faisait preuve, à peine dépassait-on le simple propos quotidien, d'une rigidité dont on décelait le caractère inflexible dans les traits de son visage. Quoiqu'on peinât à le croire, enfermé qu'il était dans un rébus dont il ne s'échappait pas, on se souvenait qu'il avait été militaire dans sa vie active, avant que d'occuper sa retraite à aligner des chiffres au-delà desquels il ne voyait rien, hormis la possibilité en les additionnant d'en tirer un total qui, après moult pointages, finirait pas s'avérer exact. Ce dont il semblait se satisfaire, refusant d'envisager qu'un jour il devrait prendre sa seconde retraite, ce dont il ne parlait plus à personne depuis que l'un des dirigeants, prenant en compte sa crainte de ne savoir que faire alors, lui avait lancé d'un ton supérieur : « *Vous n'aurez qu'à balayer l'église !* »

S'en tenant au stade premier du langage, M. Dimont ne prenait position pour rien, du moins ouvertement. Si ce n'est pour marquer sa préférence pour les mines *HB* et, au-delà, son goût pour la bonne mesure, lequel l'incitait à se situer en permanence entre le dur et le doux, le sec et le gras. Campé entre son crayon et sa gomme, il bâtissait d'interminables balances circonscrites, comme l'étaient ses journées, par le tracé sans faille des marges établies une fois pour toutes sur des feuilles à petits carreaux.

Le hasard des attributions de dossiers voulait qu'il dépendît essentiellement de M. Taraud, l'un des dirigeants du cabinet, dont la surdité, à laquelle il devait une part de sa puissance de travail et de sa concentration, rendait plus malaisés les contacts. Surdité dont l'intéressé ne fit jamais état – sinon pour s'excuser et désigner d'un doigt l'appareil ajusté à son oreille – et dont on apprendrait l'origine des décennies plus tard au cours du sermon d'adieu prononcé lors de ses obsèques. Contrairement à ce que nous croyions tous, elle n'était pas due à une infirmité de naissance mais aux bombardements de l'aviation américaine alors qu'il était prisonnier outre-Rhin, ce dont il ne parla jamais.

Exempté de toutes communications téléphoniques, M. Taraud semblait retiré en lui-même. Recourant aux services d'une calculatrice uniquement lorsque cela était indispensable, il faisait ses additions de tête et remplissait des pages et des pages de bloc d'une écriture nerveuse qui avec le temps deviendrait presque illisible, à force de s'amenuiser, tant en ce qui concernait les chiffres que les lettres, comme déjà prête à disparaître dans les veines du papier. Chaque matin, il consultait le journal, veillant à ne rien manquer de la rubrique nécrologique – pour le cas où un client viendrait à décéder –, après quoi il faisait la tournée des bureaux, saluant chacun d'entre nous d'un mot cordial, si ce n'est affectueux. C'est alors que M. Dimont, dont le bureau faisait face au sien, lui mettait le grappin dessus, l'entretenant dans le détail, en termes identiques d'une journée à l'autre, de l'avancement pointilleux de ses travaux.

Par un curieux hasard ceux-ci concernaient essentiellement des dossiers d'entreprises familiales, dont le patronyme, dans la diction qu'adoptait l'ancien vague-mestre, se prêtait en guise de commencement de la journée à une répétition scandée chaque matin. Après la traditionnelle interpellation – *Monsieur Taraud !* – surgissait à travers la cloison, dans une sorte d'aboi suppliant, le nom des dossiers concernés, à commencer par Tapouillet, dont il prenait soin de détacher chacune des syllabes, puis, prononcé d'une seule coulée cette fois en un chuintement qui semblait ne pas finir, cet autre qui évoquait étrangement un long brame feutré, Cheuch... Tout un jeu auquel prenait part

M. Teraud, non sans en sourire parfois, et duquel je percevais bientôt les derniers échos à travers la cloison, maintenant que mon temps se partageait entre le cabinet et la permanence à la campagne où je recevais dorénavant la clientèle – pour partie agricole – qu'on venait de me confier.

Pascal Commère est né en 1951. Poète, prosateur, essayiste. Dernière publication en poésie : *Des laines qui éclairent, une anthologie* (Obsidiane / Le Temps qu'il fait, 2012) ; et en prose : *Noël hiver* (Le temps qu'il fait, 2010). Récemment, un *Petr Kràl* dans la collection *Présence de la poésie* (Éditions des Vanneaux, 2014).